

Pour celles ou ceux qui prévoient d'acquérir la collection des 2 200 et quelques lettres restantes – une entreprise de titans ! –, il faut penser à réserver un demi-mètre linéaire dans leur bibliothèque.

Jean-François BOTREL  
Université Rennes-2

**Manuel Halcón**, *Recuerdos de Fernando Villalón, poeta de Andalucía la Baja y ganadero de toros bravos. Apuntes para la historia de una familia*, seguido de *El poeta en los negocios y otros textos*, edición de Jacobo CORTINES y Alberto GONZÁLEZ TROYANO, Sevilla, Renacimiento, 2017, 237 p. (Biblioteca de la memoria, 34).

Fils aîné d'un riche propriétaire terrien, noble de surcroît, Fernando Villalón (1881-1930) fut, pendant plus de vingt ans, éleveur de taureaux *bravos* dans son Andalousie natale. Il avait quarante-cinq ans quand il publia son premier livre de poésie, *Andalucía la Baja* (1926), suivi de *La Toriada* (1928) et de *Romances del 800* en 1929, un an avant sa mort à Madrid, loin de cette terre natale qu'il avait chantée avec lyrisme. «*Para galoparla y cantarla vivió Villalón y tan pronto le faltó la tierra murió sobre el asfalto*», écrit Halcón, cousin germain du poète et de vingt ans son cadet (p. 69). C'est le regard émerveillé de l'enfant puis de l'adolescent qu'il fut, qu'il nous livre dans ces *Recuerdos*, la seule de ses œuvres à avoir défié le temps.

Entre 1925, année où fut édité son premier roman, *El hombre que espera*, et 1979, quand vit le jour le recueil de nouvelles brèves *Cuentos del buen humor*, Manuel Halcón publia huit romans aujourd'hui bien oubliés. Si son livre de *Souvenirs*, dont la première édition remonte à 1941, retrouve en 2017 les tables des libraires, c'est qu'il a pour sujet un homme et un poète «*fuera de lo común*» (J. Cortines, p. 9). Quand il acheta ses premiers taureaux, à peine âgé d'un peu plus de vingt ans, Fernando était animé d'un idéal donquichottesque : produire des taureaux aussi redoutables que ceux qu'affrontaient Pedro Romero et Pepe-Hillo à l'orée du XIXe siècle. Mais, dans les premières années du XXe siècle, les goûts du public avaient changé. Le temps des belluaires était passé. Toujours séduit par le talent et la maîtrise de *Joselito*, le public applaudissait maintenant à l'élégance de Juan Belmonte dont l'art exigeait un animal moins farouche, plus maniable, si bien que Fernando, qui en outre était un gestionnaire imprudent, échoua dans son entreprise et dut se résoudre à vendre son élevage en 1925. Les années qu'il passa à parcourir à cheval, en compagnie de ses *mayorales*, les terres sèches de Morón de la Frontera ou les horizons infinis de la *marisma*, près de Lebrija, ne furent toutefois pas un temps perdu. Il y fit une moisson de sensations et d'émotions esthétiques qui, un jour, se métamorphosèrent en poésie : «*Él fue poeta cuarenta años sin hacer versos. Los hizo de pronto y magníficos al cabo de su vida*» (p. 156).

Nul ne pouvait mieux que Halcón, qui vécut dans l'intimité du *ganadero*-poète et partagea sa passion pour les grands espaces, les chevaux et la littérature, redonner vie à son cousin Fernando. Dans un style à la fois sobre et coloré, toujours élégant, il met en scène «*una criatura literaria que se impone con una impresionante carga de vida*» (J. Cortines, p. 13). Fernando, autour duquel certains se plurent à raconter, et déjà de son vivant, mille anecdotes, parfois véridiques, souvent extravagantes, possédait les qualités requises pour devenir un héros de roman. Halcón, romancier apprécié à son époque, ne céda pas à cette tentation. C'est en cela que consiste son mérite et en cela que son livre est unique. Désireux de servir la mémoire de son cousin et non de briller à ses dépens, il mit son talent non seulement à rendre vivant le «*gran señor campesino*» (E. Díez-Canedo, cit. par J. Cortines, p. 10) que fut Fernando, mais aussi à recréer une époque aujourd'hui révolue : les quelque cinquante années qui en Andalousie précédèrent la guerre civile. Aussi A. González Troyano voit-il, à juste titre, dans *Recuerdos* et dans les romans de Manuel Halcón, l'œuvre d'un Lampedusa espagnol (p. 19).

S'il consacre une grande partie du livre à la personne de Fernando Villalón «*mezcla de primitivismo y refinamiento, de rudeza y sensibilidad, de popularismo y señorío*» (J. Cortines, p. 12), Manuel Halcón nous livre aussi de précieuses remarques sur l'œuvre du poète. Parmi les textes qui constituent l'appendice, on retiendra en particulier *El poeta en los negocios*, où l'auteur, excellent connaisseur de la littérature française, établit un parallèle inattendu entre Villalón et Balzac, tous deux artistes de la plume et hommes d'affaires ratés. Agréablement imprimé sur un papier légèrement crème, illustré de sept photos d'époque, l'ouvrage de Manuel Halcón, écrit il y a presque quatre-vingts ans, conserve, à l'instar de la poésie de Fernando Villalón, une intacte fraîcheur.

Jacques ISSOREL  
Université de Perpignan

**Verónica Sierra Blas**, *Paroles orphelines. Les enfants et la guerre d'Espagne*, préface d'Anne-Marie Chartier, traduction de Christine RIVALAN GUÉGO et Raquel THIERCELIN-MEJÍAS, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, 364 p. (Coll. « Histoire »).

Quand, en 1937-1938, l'Espagne républicaine organisa l'évacuation vers divers pays proches ou lointains (France, Belgique, Angleterre, Suisse, Danemark, Mexique et Union soviétique) de milliers d'enfants, notre pays se trouva étroitement associé à la guerre civile. Vingt mille enfants et jeunes adolescents furent répartis dans des familles d'accueil et des colonies de vacances situées principalement dans l'ouest de l'Hexagone. Pour les historiens non hispanisants l'impeccable traduction française du livre de Verónica Sierra Blas,

*Palabras huérfanas. Los niños y la Guerra Civil* (Taurus, 2009) présente donc un grand intérêt. L'auteur a entrepris ce vaste travail de recherche à partir d'un simple constat : « Les enfants comptent parmi les grands oubliés de l'Histoire » (p. 26). Jusqu'à une époque récente on a conservé d'eux peu de traces écrites et surtout « leurs témoignages n'ont pas été jugés importants » (*ibid.*). Pendant les trois ans que dura la guerre civile, ils furent pourtant les témoins directs et les victimes des bombardements et partagèrent les souffrances des adultes. Pour la seule année 1937, on compta 36 125 jeunes de moins de 14 ans, morts à cause des opérations militaires, des maladies et de la faim.

Les recherches de Verónica Sierra Blas lui ont permis de retrouver un grand nombre de lettres, de dessins d'enfants, de documents administratifs du plus haut intérêt, et de recueillir les témoignages d'Espagnols adultes, hier enfants victimes de la guerre ou évacués vers d'autres pays. Une large part du livre est consacrée aux 2 895 d'entre eux, âgés de trois à quinze ans, qui partirent en bateau vers l'URSS. Les départs eurent lieu de Valence vers Yalta (mars 1937), puis de Santurce, El Musel (mai et septembre 1937) et de Barcelone (octobre 1938) vers Leningrad. Dans les chapitres VII à X sont reconstitués en détail les conditions de voyage et l'accueil chaleureux réservé aux enfants dans les ports russes : « On nous a reçus comme si nous étions des héros qui revenaient de la guerre » écrit le jeune Emiliano Aza à sa famille (p. 177). En se fondant sur les lettres des enfants, sur leurs rédactions scolaires et aussi sur le rapport établi par Antonio Ballesteros Usano, inspecteur de l'éducation, en visite officielle dans les Maisons d'enfants (décembre 1937 – janvier 1938), Verónica Sierra Blas décrit avec précision ce que fut la vie quotidienne des petits Espagnols jusqu'à ce qu'éclate la Seconde Guerre mondiale : enseignement dispensé en espagnol et en russe, importance accordée à l'éducation physique et artistique, mais aussi formation politique et idéologique, « un des aspects les plus critiqués à l'extérieur du gouvernement soviétique », comme le souligne l'auteur (p. 236).

Une grande partie des lettres envoyées de Russie par les enfants ne parvinrent jamais à leurs destinataires, interceptées qu'elles furent par les services de censure républicains et, au fur et à mesure de la progression des franquistes, par ces derniers. Bien souvent elles servirent de pièces à charge, pendant ou après la guerre, contre les familles républicaines. Les lettres qui arrivaient donnaient lieu ici et là à des lectures collectives qui resserraient « les relations et construis[aient] un espace social d'échange de nouvelles et d'informations » (p. 265). Les parents d'enfants évacués à Morelia (Mexique) créèrent même à Barcelone une association disposant d'un local où étaient lues à haute voix les lettres de leurs enfants ainsi que celles de María de los Ángeles Chávez Orozco, présidente du Comité d'Aide à l'Enfant du Peuple Espagnol (*ibid.*). Les enfants évacués ne se contentèrent pas d'écrire à leurs parents, ils adressèrent aussi des lettres à d'autres groupes d'enfants restés en Espagne ou eux aussi évacués, à leurs maîtres envoyés au front et, dans le cas des enfants de Russie, aux soldats qui parrainaient leurs établissements et venaient les visiter.

Dans les deux camps on eut conscience que les enfants étaient un enjeu important du conflit. « La guerre transforma l'école », écrit Verónica Sierra Blas

au début du chapitre II, « L'école belligérante » (p. 55). Deux modèles éducatifs s'opposèrent. Pour le gouvernement républicain, qui créa 5 413 écoles entre le début de la guerre et la fin de l'année 1938, « il s'agissait de sauver l'Espagne par l'éducation ». Il appartient aux maîtres d'expliquer le conflit et d'éveiller chez les élèves « une conscience exigeante de leurs devoirs sociaux » (*ibid.*). On encouragea la créativité et l'on développa le goût pour les exercices physiques. La politisation de l'école ne fut pas moindre dans le camp franquiste dont le modèle éducatif reposait sur les principes du national-catholicisme. En matière d'éducation, l'Église fut l'arbitre dans l'organisation du nouvel État. Aux évacuations d'enfants de la zone républicaine, les nationalistes répondirent par des campagnes sur le thème de « Ils nous volent nos enfants » et « Rendez les enfants espagnols à l'Espagne » (p. 75). Mais ce furent surtout la fin de la guerre civile et le début de la Seconde Guerre mondiale qui provoquèrent des retours massifs en Espagne (p. 85). Seuls deux pays ne « rendirent » pas les petits expatriés : le Mexique et l'Union soviétique. Après 1945, les enfants espagnols (qui, pour nombre d'entre eux, étaient devenus de jeunes adultes) ne purent pas revenir dans leur pays et il fallut attendre la mort de Staline (1953) pour qu'entre 1956 et 1959 sept contingents reviennent en Espagne. Verónica Sierra Blas explique comment « le retour en Espagne signifia souvent une nouvelle rupture » (p. 327), si bien que nombre d'anciens évacués préférèrent retourner vivre en Union soviétique.

Une simple recension ne saurait rendre compte de la richesse de ce livre très documenté, bien structuré en douze chapitres, qui découvre de larges pans de l'histoire espagnole, ici révélés et expliqués dans une langue claire et élégante. Cent quarante-huit reproductions de diverses natures (lettres, dessins, photos, etc.), une abondante bibliographie (p. 333-346) et un très utile index onomastique enrichissent la lecture de l'ouvrage. On regrettera seulement l'absence des vingt-cinq illustrations en quadrichromie de l'édition espagnole, toutes d'une exceptionnelle qualité technique (entre p. 112 et 113). Peut-être figureront-elles dans une deuxième édition du livre, où on ne manquera pas d'éliminer quelques coquilles bien excusables, vu la densité du texte et des notes.

Jacques ISSOREL  
Université de Perpignan

**Aurélia Moyà-Freire**, *Ma vie en France. Cahier d'exil d'une adolescente espagnole (1939-1943)*, avant-propos, appareil critique et postface de Rose DUROUX, Célia KEREN et Danielle CORRADO, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2017, 113 p. -(Hespérides).

Les trois éditrices du « cahier d'exil » d'Aurélia Moyà-Freire soulignent avec raison le caractère exceptionnel de ce document, retrouvé par hasard par sa fille Cinta dans un secrétaire de la maison familiale quelque quarante ans

après avoir été écrit. Exceptionnel, car dans la longue série des témoignages d'exilés républicains espagnols on trouve essentiellement des textes écrits par des hommes et concernant les hommes internés dans les camps du Roussillon et d'ailleurs (Bram, Gurs, etc.). Peu retracent les épreuves que durent supporter, pendant de longs mois, les femmes – séparées de leurs maris ou de leurs compagnons – et leurs enfants, tantôt dans des villages, tantôt dans des centres d'hébergement. Les témoignages de femmes sont, dans la plupart des cas, l'œuvre de personnalités politiques (Federica Montseny, Victoria Kent) ou d'écrivaines comme Rosa Chacel. Aucun, en tout cas, n'a pour auteur une adolescente telle qu'Aurélia, qui vient d'avoir quatorze ans lorsqu'elle franchit avec douze femmes et enfants de sa famille la frontière au Perthus, le 1<sup>er</sup> février 1939 « par une nuit obscure, lugubre » (p. 13).

Le groupe arrive à pied du lointain village d'Arbeca, près de Lérida, et va se retrouver, presque sans transition, à Plancher-Bas, un village de Haute-Saône. C'est là qu'Aurélia jette au brouillon quelques notes en vue de la rédaction de *Ma vie en France*, qu'elle commencera quand la famille, contrainte d'abandonner ce village où elle a été accueillie avec chaleur (« je suis touchée de reconnaissance jusqu'au fond du cœur », p. 25), sera recluse dans le camp de concentration de Miellin, où elle demeurera pendant cinq mois. Il aurait été logique qu'Aurélia composât son récit dans sa langue maternelle, le catalan, ou en castillan. C'est pourtant en français qu'elle s'applique à rédiger afin de progresser dans notre langue, en mettant à profit ses souvenirs d'écolière et en s'aidant de son dictionnaire bilingue Niceto Alcalá-Zamora, glissé dans son maigre bagage en abandonnant la maison familiale. Ayant, malgré son jeune âge, l'intuition que le séjour en France se prolongera, elle s'efforce tout au long du périple imposé aux Moyà (dix lieux de résidence entre 1939 et 1943 !) d'aller à l'école chaque fois que cela lui est possible et réussit même à obtenir le certificat d'études primaires en 1942.

Elle n'oublie pas pour autant son village, son pays, ceux qui y sont restés, vivent dans la misère, souffrent en prison ou meurent fusillés (« Nouvelles d'Espagne », p. 31-32). Lorsqu'elle évoque l'Espagne, le mot « amour » revient sous sa plume et « va de pair avec le "désir" de retour, lancinant, obsessionnel » (postface, p. 85). De même « le réseau sémantique est, immanquablement, celui de la douleur » (*ibid.*, p. 84), quand la réalité de la situation s'impose à elle : elle est une exilée, une étrangère, arrachée à sa terre natale, à la « belle Espagne joyeuse d'autrefois » (p. 42). Prise en tenaille entre l'amour du pays perdu et la volonté d'intégration, Aurélia ne s'abandonne jamais au désespoir, mais apparaît, au fil des chapitres, comme « un être éminemment positif » (postface, p. 85) : « Je me demande parfois comment cela finira, écrit-elle, néanmoins ce sera sans nul doute à notre avantage, pour le moment notre moral est excellent puisque les circonstances s'unissent à nous pour nous donner un peu d'espoir pour ce qui s'appelle : le but de nos idées » (p. 65).

Le récit d'Aurélia, agrémenté de 154 notes sobres, précises, utiles, nous renseigne sur le difficile vécu d'une famille espagnole, ballotée sans explication d'un lieu à un autre, tantôt accueillie avec bonté par de « bonne[s] dame[s] »,

comme Mme Deruy, l'institutrice d'Aurélia, qui la traite « comme un membre de la famille » (p. 63), tantôt ignoblement exploitée et humiliée à Hérouvillette (Calvados) par un patron indigne. Le regard d'Aurélia se porte aussi au-delà du quotidien. Elle suit l'évolution des événements internationaux : l'entrée en guerre de la France, puis de l'Italie (« un coup de poignard dans le dos de la France », p. 49), la mobilisation, l'armistice, la bataille de Stalingrad. Ainsi que cet aspect est finement analysé dans la postface, on lit entre les lignes le soutien que la jeune fille et les siens apportent aux résistants. Aurélia sait que sur ce point elle doit rester discrète dans son cahier que la gestapo pourrait saisir à tout moment.

Ce livre est deux fois précieux. D'une part, le texte d'Aurélia, lucide, sans cesse poignant, résolument optimiste malgré les épreuves et les espoirs déçus (le départ manqué vers le Mexique), est représentatif de ce que fut la vie quotidienne de dizaines de milliers de femmes et d'enfants espagnols dans la France des années 1939-1943. C'est un beau témoignage humain, il force l'admiration. D'autre part, les quelque quarante pages de l'avant-propos et de la postface, par leur finesse psychologique et les subtiles analyses textuelles qu'elles apportent, constituent un modèle de lecture pour un document tel que celui-ci. Ces pages exaltent la valeur historique et la beauté du *Cahier de « Mémoires »* d'Aurélia Moyà-Freire.

Une bibliographie succincte et quinze illustrations (photos, facsimilés du cahier, etc.) complètent utilement ce livre agréablement présenté.

Jacques ISSOREL  
Université de Perpignan

**Julio Peñate Rivero (ed.)**, *Espacio insular y creación literaria: Antillas, Baleares, Canarias*. – Madrid, Editorial Verbum, Colección Ensayo, 2017, 338 pp. –ISBN: 978-84-9074-523-6.

Retornando a sus orígenes insulares, Julio Peñate coordina un libro dedicado a la literatura de tres archipiélagos del ámbito hispano, las Antillas, Baleares y Canarias, fruto de un programa de investigación que se llevó a cabo en la universidad de Friburgo (Suiza). Después de una consistente introducción de J. Peñate, cada uno de los tres apartados dedicados a las entidades mencionadas reúne estudios generales y el análisis de una obra. El cuarto presenta textos originales de seis escritores –José L. Correa, Oswaldo Guerra y Francisco J. Quevedo (Canarias), Enric Valentí Puig y Carme Riera (Mallorca), Pío E. Serrano (Cuba)– que intervienen sucesivamente como investigadores y escritores, llevándose la parte del león.

¿Cómo no tener en cuenta las peculiaridades de los tres archipiélagos? Mientras que Baleares pertenece al Mediterráneo, cuna y encrucijada de antiguas civilizaciones occidentales que han ido depositando en su imaginario sucesivos estratos a lo largo del tiempo (Pilar Arnau 156; Valentí Puig, 163; Tatiana